



HAL
open science

Introduction : De l'évidence à l'effraction du quotidien : vivre et pe(a)ns(er) la vie quotidienne avec autrui, en période de pandémie

Christine Bouvier-Müh

► To cite this version:

Christine Bouvier-Müh. Introduction : De l'évidence à l'effraction du quotidien : vivre et pe(a)ns(er) la vie quotidienne avec autrui, en période de pandémie. *Revue CONFLUENCE Sciences & Humanités*, 2022, 1, pp.11-27. hal-03778010

HAL Id: hal-03778010

<https://hal.science/hal-03778010v1>

Submitted on 15 Sep 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Introduction

De l'évidence à l'effraction du quotidien : vivre et pe(a)ns(er) la vie quotidienne avec autrui, en période de pandémie

Christine BOUVIER-MÜH

UR CONFLUENCE : Sciences et Humanités [EA 1598], UCLy
Lyon, France

Résumé

Comment rendre compte et prendre la mesure des bouleversements sociaux, sociétaux et environnementaux que nous avons vécus au plus intime de nous-même, du corps et de la psyché, à des échelles inédites et difficilement représentables, à l'issue de cette longue période de pandémie ? De quelle hébétude nous éveillons-nous, deux ans plus tard ? Il s'agit ici et maintenant de trouver la bonne distance ou l'angle d'attaque suffisamment préparé, du côté de la métaphore, afin de rendre compte d'une réalité empirique dont nous commençons seulement à apprécier et observer les effets : tant sur le sujet que dans les modalités de (re)constitution et transformation du lien social. Parce qu'il est inscrit dans la parole et doté du logos lui permettant d'habiter le monde, l'autre reste l'horizon du sujet. En ce sens, nous ne sommes pas seuls, je ne suis pas seul(e), tel un être sur lui-même replié. Ce un du sujet parmi les autres, c'est-à-dire le multiple, invite à innover, inventer. Car il s'agit maintenant de consentir à la liberté pour tous et de bâtir, faire société au moment du réveil, être les garants d'une parole qui engage ce que l'on nomme l'humanité.

Discipline : PHILOSOPHIE

Mot-clefs : PANDÉMIE, VULNÉRABILITÉ, SUJET, ALTÉRITÉ, PAROLE, LIEN SOCIAL

Un peu plus de deux années de vie quotidienne en régime de pandémie modifie notre relation à l'autre, au monde, au vivant et à nous-même. De quoi demain sera-t-il fait ? Quelle société voulons-nous pour nos enfants, nos semblables, proches et lointains, mis à mal par la crise planétaire liée au SARS-CoV-2 ? Comment rendre compte et prendre la mesure de l'ensemble des bouleversements sociaux, sociétaux et environnementaux que nous vivons au plus intime de nous-même, du corps et de la psyché, à des échelles inédites et difficilement représentables ? La crise et les déséquilibres induits agissent comme un révélateur. Nos équilibres individuels et collectifs sont fragilisés, mis à mal. La crise est ainsi venue exacerber nos vulnérabilités, dorénavant perçues telle une donnée intrinsèque au vivant, qui nécessite de ce fait d'être questionnée, mise au travail.

La complexité des champs disciplinaires représentatifs des sciences du vivant comme des sciences de l'homme et des sciences sociales est sollicitée dans ce dossier, afin d'analyser des phénomènes nouveaux qui s'inscrivent maintenant dans la durée et que nous n'imaginions pas, deux ans en arrière. Par-delà la pandémie, d'autres enjeux vitaux et essentiels se rappellent à nous : crise écologique, existentielle, sanitaire, économique et enfin crise sociale *majeure* pour nombre de populations à l'échelle des sociétés humaines les plus proches, en Europe, comme les plus lointaines en Asie, en Afrique, en Océanie de même qu'en Amérique du Sud et du Nord. De quelle hébétude nous éveillons-nous en 2022 ?

À titre individuel et collectif, sommes-nous plus enclins à prendre acte de notre vulnérabilité intrinsèque de vivant parmi d'autres ? Avons-nous davantage conscience des formes d'interdépendance qui d'un bout à l'autre de la planète nous obligent, ou à défaut, nécessitent sur un plan économique, éthique et environnemental que nous prenions soin notamment des populations humaines les plus exposées aux risques (de changement climatique, de famine, de crise sanitaire, de guerres et violences de toutes sortes) ? Les auteurs nous invitent à *penser* nos vulnérabilités, à concevoir et consolider les solidarités existantes et à venir, à créer des liens, notamment en droit international, dans une perspective éthique raisonnée, prenant en compte notre statut de vivant parmi d'autres.

Ils questionnent du côté d'une quête spirituelle et d'un questionnement philosophique permettant aux populations de résister à l'anxiété suscitée par le virus et les crises en cascades induites par les effets sociaux de la pandémie.

Le proche et le lointain

Le monde n'est plus seulement complexe, il est devenu incertain, voire inquiétant pour tous. Il ne permet plus aux individus, quelle que soit l'échelle considérée, de se projeter à l'identique dans une vie quotidienne familière et évidente, l'évidence incluant ici la part de surprise et d'inattendu que réserve traditionnellement l'expérience du quotidien, dans le contexte de l'hypermodernité. Comme si *le monde*, soudainement, avec la pandémie, s'était immiscé dans nos vies, tel un réel incontournable faisant irruption, sans y être invité, au cœur même des *psychés*, de l'intimité des sujets : trop proche pour être rassurant, sur un plan imaginaire et symbolique, donc irréprésentable ; trop massif à l'échelle d'une vie d'Homme, c'est-à-dire à la fois trop proche et trop lointain, en ce qu'il pose avec lui la dialectique périlleuse de l'origine et des fins, soit le mystère par excellence d'une vie humaine dont la vérité ne se laisse pas saisir au premier coup d'œil. Celle-ci nécessite en effet une capacité à prendre du recul, voire une conversion de l'esprit, au sens philosophique, dans la perspective de surmonter l'*effroi* du moment présent, qui laisse mutique ou sans voix. À quels questionnements existentiels nous ramène la période que nous traversons ?

Nous pouvons, à l'instar de Thierry Le Goaziou dans son article *Pour une acceptation chrétienne du trouble*, considérer que ce trouble si singulier que nous vivons, s'il s'apparente à un affect émotionnel dérangeant, peut toutefois nous inciter à accepter d'être dérangés ! Dans la mesure où nous n'ignorons pas notre condition d'être *faillible*, selon le mot de Ricœur, pourquoi ne pas accueillir positivement cette forme de vie troublée que chacun éprouve (pour lui-même et pour autrui) et engager avec Le Goaziou nos pas du côté de la confiance et d'un consentement à la démaîtrise, pour lui essentielle à la vitalité de toute vie spirituelle ? Une telle attitude invite à se défaire de certitudes ancrées, voire d'un narcissisme mortifère et encombrant, qui caractérise trop souvent *la société des individus* qui est nôtre. Comment se détacher, sans pour autant être dans le déni de ce qui, dans cette période, malmène durablement le sujet ? Comment

concevoir positivement les éprouvés induits par la crise sanitaire ? Quelle lisibilité possible ?

Il s'agirait de pouvoir trouver la bonne distance ou l'angle d'attaque suffisamment préparé, du côté de la métaphore notamment, c'est-à-dire du côté d'une représentation possible, afin d'aller vers le réel ou se trouver en lui, selon la proposition de Guy Petitdemange, référant à l'œuvre de Walter Benjamin. Le lecteur du philosophe allemand écrit :

Pour aller vers le réel ou se trouver en lui, il y a une disposition plus originelle que toute démarche programmatique et qui les contient toutes, l'éveil. L'éveil est le moment fondateur, l'aube qui ouvre le monde et nous-mêmes en lui. S'éveiller, c'est franchir un seuil, et ce franchissement existentiel ouvre pour chacun le temps. Nous, modernes, aurions perdu l'idée du seuil, la seule trace en restant étant le sommeil (Petitdemange, 2002, p. 98).

Ainsi « l'étrange entrelacement du proche et du lointain » repéré par Guy Petitdemange (Petitdemange, 2002, p. 92) au cœur de l'œuvre de Walter Benjamin, pourrait-il faire l'objet, un peu moins de cent ans après la disparition du philosophe berlinois, d'un intérêt renouvelé.

Rendre compte d'une réalité empirique

Il nous faudra, dans la période à venir, pouvoir transformer la réalité empirique de la pandémie en concepts susceptibles de rendre compte de la nature même des expériences individuelles et collectives éprouvées physiquement et psychiquement à l'échelle planétaire par les sujets : quelles représentations mentales se feront jour ? Quelles transformations dialectiques résulteront de ce passage des phénomènes *perçus* vers l'état d'éléments simples et objectifs, susceptibles d'être sauvés de l'oubli et d'advenir au rang d'*idées*, susceptibles

à leur tour d'être présentées, c'est-à-dire configurées conceptuellement¹ ? De cette manière les idées représentent objectivement les phénomènes. Le sauvetage philosophique des phénomènes perçus, transformés dialectiquement et configurés conceptuellement dans la perspective d'être lisibles et accessibles à la recherche, nous permettra, ainsi, d'analyser *a posteriori* la spécificité des expériences traversées par l'humanité tout entière, quoique de manières très variables, selon l'espace et les lieux, durant la période inédite que nous vivons². Comme l'écrit Benjamin, « tandis que s'accomplit ce sauvetage des phénomènes par l'intermédiaire des idées, la présentation des idées se fait par la médiation de la réalité empirique » (Benjamin, 1985, p. 30).

Cette dernière est scrutée attentivement dans l'article *Vulnerability and Detention in the Time of COVID: An American Failure*. Bryan Pilkington, Carl H. Coleman, Ana Campoverde et Brian Nichols rendent compte d'une réalité empirique particulièrement sensible et révoltante : il s'agit de la situation des personnes sans papiers vivant aux États-Unis. Les auteurs évoquent les conditions de vie de populations très exposées, vulnérables et abandonnées, avant et pendant la crise. Celles-ci ont traversé et traversent encore cette période de pandémie dans des formes de solitude et d'indignité incommensurables. Le vocabulaire de la crise sanitaire, avec ses « distanciations sociales » et « gestes barrières », banalisé depuis deux ans, prêterait à sourire, s'il ne faisait l'effet d'un

1 - Dans le sens où le préconise Walter Benjamin : « L'arsenal de concepts qui sert à la présentation d'une idée la manifeste sous la forme d'une configuration conceptuelle. Car les phénomènes ne sont pas incorporés aux idées. Ils n'y sont pas contenus. Au contraire, les idées sont leur agencement virtuel objectif, leur intégration objective. Si elles ne contiennent pas les phénomènes en les incorporant, et si elles ne se volatilisent pas dans des fonctions, dans la loi des phénomènes, dans l'*hypothesis*, alors la question se pose de savoir de quelle manière elles touchent aux phénomènes. Et voici quelle est la réponse : en les représentant. » (Benjamin, 1985, pp. 30-31).

2 - La période est inédite en ce sens que l'entrelacement du proche et du lointain dialectisé par Benjamin au début du XX^e siècle ouvre, près de cent plus tard, l'expérience inédite d'une coïncidence d'échelles spatio-temporelles à la fois irréprésentables pour nous, incommensurables et inconcevables. L'humanité tout entière se déplace actuellement avec un masque sur le visage, s'efforce de résister aux aléas liés à la pandémie, quelles que soient les contraintes sanitaires acceptées ou refusées : jamais nous n'avions connu d'échelle aussi vaste (l'humanité à l'échelle de la planète) dont la distance réelle fait l'objet, *via* les outils technologiques dont nous disposons, d'une réduction puisque à quelques secondes près, nous sommes reliés, en liens, *via* l'écran avec nos congénères les plus éloignés ! Comme si tous les Hommes ou presque, à l'instant *t*, partageaient dorénavant le même destin : celui d'être fragiles et vulnérables face au virus, face au réel d'une nature dont nous ne sommes pas tout à fait maîtres et possesseurs ! Quelle blessure narcissique a ici été ravivée ?

cynisme glaçant à l'endroit de personnes mises à l'écart, totalement laissées pour compte, oubliées. Ils convoquent ainsi le cadre du droit international des droits de l'homme, dans la perspective de préciser les responsabilités des États, en matière de réduction des inégalités sociales et de concevoir un cadre éthique et politique véritablement sensible à la vulnérabilité de la personne. Ils insistent, à juste raison, sur la dimension sociale de la crise sanitaire, très délétère aux États-Unis et partout ailleurs, dans ses effets à court, moyen et long terme sur le lien social, pour l'ensemble des populations déjà paupérisées voire marginalisées *avant* la pandémie, cette dernière ajoutant encore à leur fragilité.

Quête de sens, désir d'ex-sister

Quelles que soient les personnes et leurs appartenances communautaires, comment caractériser la question directrice qui de fait, déplace aujourd'hui les certitudes de chacun du côté d'un vacillement des habitudes, du cœur et de la raison ? La question sérieuse porte sur le sens d'une existence, par-delà l'ordinaire de nos répétitions journalières, et questionne le lien à l'autre, ce prochain dont la responsabilité incombe à chacun, individuellement, et à tous, collectivement.

La communauté universitaire à ce titre et à l'instar des différents groupes sociaux a fait l'expérience en 2020, à l'UCLy notamment, de ce qu'il est convenu de nommer le « premier confinement ». Dans sa contribution, la psychosociologue Valérie Bertrand met en lumière les effets du confinement sur les représentations sociales d'un échantillon de populations d'enseignants et d'étudiants de l'Université Catholique de Lyon. Les résultats de l'enquête révèlent des écarts de perception, entre enseignants et étudiants interrogés. Pour les premiers, le caractère *inédit* et *singulier* de la période prime. Pour les seconds, ce moment a été vécu comme *long* et *pénible*. L'auteur souligne avec pertinence les effets anxiogènes du confinement de mars 2020, largement accentués par la couverture médiatique, centrée sur le décompte journalier des personnes décédées en France et dans le monde.

Ainsi, la question du sens de l'existence et d'une quête de vérité s'est posée dès les premières semaines de pandémie, marquées en Europe par des

confinements plus ou moins drastiques d'un pays à l'autre. Les sujets ont eu besoin de métaphoriser quelque chose du *réel* qui sévit actuellement à l'échelle de la planète, sans pour autant toujours parvenir à le faire. La COVID-19 et ses variants successifs semblent avoir réveillé depuis deux ans l'ensemble de nos peurs ancestrales les plus enfouies, identifiées à l'issue du premier confinement par l'anthropologue Georges Vigarello :

Accès majeur mais transitoire au regard du temps long, la brusque émergence de la pandémie de COVID-19 dans notre univers quotidien a réveillé des peurs oubliées, tout en confirmant la manière récente et nouvelle dont la fatigue est devenue aujourd'hui compagne familière, résistance intérieure et constante éprouvée par chacun d'entre nous (Vigarello, 2020, p. 372).

Il importe donc pour chacun de pouvoir *se* reconnaître dans une inscription symbolique faisant humanité, être *un* parmi *les* autres, donc jamais seul, dans la perspective d'ex-sister, c'est-à-dire de se tenir debout à côté de soi, au-delà de la satisfaction individuelle des besoins du corps physique, si nécessaires soient-ils. Il importe de « se sentir vivre », selon l'expression de Giorgio Agamben (Agamben, 2021, p. 13). Cela implique pour les sujets ne pas renoncer, ne pas vaciller tout à fait dans l'émotion, les fantasmes angoissants, la peur de l'autre et de l'étranger, autant d'images du monde véhiculées par de nombreux médias durant la première année de pandémie, *via* l'arithmétique des décès, les politiques de contrôle et de fermeture des frontières comme des espaces de vie en commun. Vivre et résister, cela implique ainsi d'avoir la ressource et le désir de l'éveil, au sens benjaminien défini plus haut. « S'éveiller, c'est franchir un seuil », écrit Petitdemange, référant à Benjamin et nous rappelant que « pour les connaître, il n'y a pas d'autre chemin au milieu des choses les plus proches, pressantes ou abandonnées, prometteuses ou en jachère que de franchir un seuil. Baudelaire fut un gardien du seuil » (Petitdemange, 2002, p. 98). Ne pas s'en laisser conter par les effets d'immédiateté du repli sur soi et parfois, des réseaux sociaux, agissant souvent sur le critère du *même* et moins fréquemment sur celui de *l'altérité*. Les résonances symboliques de la pandémie, selon les mots des psychanalystes brésiliens Alberto et Elias Rocha Barros, témoignent dans cette perspective d'une « anxiété diffuse ». Les auteurs évoquent dans un

ouvrage publié à l'issue des premiers confinements planétaires « le sentiment visqueux et étouffant de paralysie et de mêmété, associé à l'isolement social » (Rocha Barros, 2020, p. 82). Ils ont repéré dans leur clinique une transformation du rapport à l'espace et au temps : « Plusieurs personnes ont parlé d'un certain paradoxe temporel pendant la COVID-19 : les semaines et les mois semblent s'envoler, alors qu'on a aussi l'impression que le temps s'est arrêté, que rien ne change, que les mêmes nouvelles semblent passer en boucle » (Rocha Barros, 2020, p. 83). Ces expériences vécues se rapportent essentiellement au contexte de la première année de pandémie. La seconde, et avec elle l'irruption des variants successifs, a confirmé de profondes inégalités sanitaires, économiques et sociales, à l'échelle internationale. Les populations ont été et restent confrontées à un problème majeur révélant des formes de *vulnérabilité* que nul n'imaginait concrètement faire irruption dans sa vie quotidienne, sous la forme d'une cohabitation forcée, à durée indéterminée ! La notion même de vulnérabilité, longtemps définie *a minima* comme désignant des personnes ou groupes de personnes dites vulnérables, au sens juridique, très courant mais également, plus récemment, en un sens sociologique et psychologique du côté des *publics* de l'action sanitaire et sociale, a fait long feu. Cette notion nécessite désormais d'être examinée à partir d'expériences, de champs et de connaissances multidimensionnels et pluridisciplinaires : cela inclut l'anthropologie, la philosophie, le droit international, mais également les sciences du vivant, telles la biologie et l'épidémiologie. L'irruption de la COVID-19 au sein des sociétés humaines ne laisse pas de surprendre, en ce sens qu'elle touche potentiellement tout le monde. Sa présence latente et invisible, génératrice d'anxiétés multiples, amplifie et déborde depuis plus de deux ans les inégalités sociales et culturelles préexistantes. En Europe ou ailleurs, il s'agit de reconnaître cette forme de vulnérabilité nouvelle et d'en retirer, certainement, quelques leçons, du côté de nos modes de vie.

De l'énigme du virus, de l'inégalité parmi les hommes et de la mise en œuvre de dispositifs concrets

Les biologistes Philip Lawrence et Michel Raquet retracent le parcours complexe, mais pour partie identifiable de l'apparition d'une maladie

infectieuse, alors inconnue du grand public, à l'irruption d'une pandémie. Ils explorent l'histoire et la spécificité du SARS-CoV-2. Les auteurs analysent les facteurs susceptibles de favoriser « la transmission zoonotique d'agents pathogènes animaux à l'homme ». Ils précisent que l'émergence de la COVID-19 à l'échelle mondiale résulte d'interactions complexes entre « les écosystèmes, les agents pathogènes et leurs hôtes humains ou animaux ». Si différents facteurs interagissent, les modes de vie au sein des sociétés humaines et la façon dont celles-ci, aveugles à leur propre fragilité, exploitent, transforment et consomment les ressources planétaires, ne sont pas anodines dans l'apparition et la diffusion de maladies infectieuses des animaux vers l'homme. Outre les dimensions épidémiologique et biologique, les chercheurs insistent sur la nécessité d'éduquer, de sensibiliser les populations humaines à une hygiène de vie plus responsable sur un plan éthique et environnemental, à une échelle individuelle et collective. Cette préconisation ne nous fait pas oublier les écarts considérables qui subsistent, en matière de mode de vie et de vulnérabilité, selon les populations, les groupes sociaux, les continents et les pays. Les gouvernements ont aussi, dans cette perspective, une responsabilité à assumer.

Néanmoins, la réduction des inégalités par la mise en œuvre de mécanismes de solidarités assumés financièrement par les pays les plus riches pourrait bien sûr atténuer les effets dévastateurs de la pandémie au sein des populations les plus démunies, quels que soient leur localisation, leur mode de vie. Elles ne sauraient être oubliées en effet lors des campagnes de prévention et de vaccinations. C'est d'un tel dispositif international nommé le Mécanisme COVAX que le juriste Enguerrand Serrurier rend compte, dans une approche à la fois enthousiaste et critique. Il s'agit d'un dispositif éthique international de grande ampleur, une initiative multilatérale vaccinale, conçue pour assurer l'achat et la distribution de vaccins contre la COVID-19, au profit des populations les plus vulnérables. Dans son approche du mécanisme COVAX, Enguerrand Serrurier détaille ainsi cette initiative solidaire conçue dans l'urgence, à visée universelle et consistant à approvisionner de nombreux pays. Différents partenaires, dont l'Organisation Mondiale de la Santé (OMS) ont participé à la mise en œuvre de ce Mécanisme, créé en avril 2020 et destiné à

fournir deux milliards de doses de vaccins d'ici la fin 2021. L'initiative est sans précédent, qui a présenté un intérêt *a priori* évident, en termes de solidarité internationale. L'auteur évoque toutefois un cadre juridique insuffisant, ne permettant pas une conception pérenne de ce mécanisme. Il pointe dans son article la carence d'un fondement positif dans les droits de l'homme. On pourrait également s'interroger quant aux modalités de distribution et de mise en œuvre de telles politiques de santé publique insuffisamment pensées, articulées, au sein de pays déjà appauvris et marqués par des guerres sans fin, voire des catastrophes climatiques et autres crises sanitaires qui relèguent la pandémie de la COVID-19 au rang d'un fléau parmi d'autres.

La question récurrente du sens

La question du sens et la quête d'éclaircissement, vis-à-vis des autorités mais également de *soi* et de ce qui constitue pour un sujet la boussole de son existence, ont été parfois oubliées, reléguées, voire refoulées, tant l'effet de surprise de la pandémie a bouleversé les équilibres instables par nature mais relativement cohérents malgré tout, de nos vies quotidiennes. Les gouvernements ou autorités politiques et sanitaires sont souvent devenus les boucs émissaires de tout dysfonctionnement réel ou potentiel durant la crise qui perdure. Avec la COVID-19, de quoi avons-nous peur, finalement, en dehors du fait de contracter le virus, soi-même ou ses proches ? Peur de soi, du sentiment océanique d'être confronté aux affres de sa propre finitude ? Peut-être. Quelle tonalité affective caractérisant en propre le sujet humain en tant qu'être-pour-la-mort est venue ici se rappeler à lui ? Quelle quête de vérité difficile à assumer pour soi et pour autrui ? Dans *L'origine du drame baroque allemand*, Benjamin écrit : « la vérité n'est pas un dévoilement qui détruit le mystère, mais une révélation qui lui rend justice » (Benjamin, 1985, p. 28). Nous pouvons entendre avec lui combien la métaphore, cette dimension symbolique qui caractérise en propre le sujet humain, se présente par excellence comme le *médium* susceptible de permettre une visibilité, entendons une lecture, voire une interprétation pour le sujet, des aléas de son existence et de sa perception d'un réel du monde qui l'engage et lui permet d'exister, c'est-à-dire de se tenir debout, à côté de lui-même et reconnu de l'autre qui lui fait face. Cet acte de

lecture d'un réel plus ou moins symbolisé (et de même, dans une certaine mesure, imaginé), se présente pour lui tel un acte de langage qui l'inscrit dans la parole, voire dans une parole *propre*. Petitedemange précise :

Qu'est-ce donc qui fait advenir le proche et le lointain dans leur entrelacement ? Le langage. Il n'y a rien que par lui. Il charrie la tradition, toutes les traditions. Il relate toute l'expérience. Il est la toile de fond de tous nos rêves. Il contient l'énigme pour nous des villes et des villages, des palais, des amours, des déesses, des espoirs fous, des objets, de nous-même. Le langage est la terre promise de la connaissance, non pas comme une domination, mais comme une révélation. Le langage est comme le fleuve qui recueille tout et l'amène jusqu'à nous. Il appelle aussi, pour qu'on se jette en lui, non pour sombrer, mais pour connaître (Petitedemange, 2002, p. 98).

Pour Benjamin en effet, le langage exprime l'essence spirituelle de l'homme et simultanément sur un autre plan, l'essence linguistique des choses³. Le pouvoir de nomination du langage confère à ce dernier la qualité d'un médium privilégié, susceptible de permettre à l'Homme d'élire domicile, c'est-à-dire d'habiter le monde dans sa double dimension : extérieure et intérieure, au sens propre et figuré. En période de trouble et d'incertitude générale quant à la consistance du monde, la qualité des matériaux réels et symboliques de la maison, c'est-à-dire du *domicile subjectif* du sujet est affectée, mise à l'épreuve du doute : le *chez soi* est éprouvé⁴ dans ses ressorts les plus intimes comme les plus ex-times. Pour certains, l'absence ou la difficulté d'accès à la dimension symbolique et à toute forme d'abstraction, voire de créativité, sur un plan

3 - Nous référons ici à l'essai philosophique de BENJAMIN, Walter. 1916. *Sur le langage en général et sur le langage humain*. Œuvres I., trad. de l'allemand M. de Gandillac, R. Rochlitz et P. Rusch. Paris, Folio Gallimard, pp. 142-165. Nous précisons avec Benjamin : « Dire que l'essence spirituelle se communique dans un langage, et non par lui, signifie que, du dehors, elle n'est pas identique à l'essence linguistique. Elle ne lui est identique que dans la mesure où elle peut être communiquée. Ce qui est communicable dans une essence spirituelle, c'est son essence linguistique », *op. cit.*, p. 144.

4 - Ce terme d'épreuve ou le fait d'éprouver est ici à entendre du côté d'une forme d'expérience existentielle qui est à distinguer d'une expérience vécue et que traduit bien en allemand le terme d'*Erfahrung*, désignant dans la langue originale de Benjamin (qui est aussi celle de Kant), aussi bien l'expérience que l'épreuve, traductions françaises à entendre dans une acception philosophique, dénuée de toute coloration religieuse du côté d'un dolorisme !

imaginaire, peut fragiliser, c'est-à-dire aggraver en cette période, le sentiment de vulnérabilité psychique éprouvé. Le sujet peut sérieusement peiner à reconstituer voire constituer son domicile propre, entendons son domicile symbolique et subjectif⁵. Depuis deux ans en effet, la porosité des frontières entre le proche et le lointain, le dedans et le dehors, aggrave ce sentiment diffus d'une indistinction, d'un je-ne-sais-quoi qui échappe, rattrape le sujet dans l'immédiateté de sa vie quotidienne, du côté d'un tissu social malmené et simultanément, d'une intimité volée, dérobée.

Phénomène social, contours du monde

Dans un article publié à l'issue du premier confinement, un psychanalyste français rappelle le propos d'un médecin et homme politique allemand du XIX^e siècle, Rudolf Virchow (1821-1902). Ce dernier affirmait : « Une épidémie est un phénomène social qui comporte quelques aspects médicaux » (Chervet, 2020, p. 59). Que dire dès lors d'une pandémie ! Comment analyser le phénomène social de la COVID-19, qui se prolonge et se traduit, à l'heure de la vaccination massive et inégale, par de nouvelles attitudes, croyances et comportements, au sein de nombreux pays ? Si la vie continue, et avec elle, les échanges et le désir de rencontrer, se déplacer, se laisser surprendre au cœur même de la quotidienneté, avec les autres et pour les autres, quelque chose se transforme, sur le plan des échanges et de la tolérance entre les groupes sociaux, constitués autour du *même* pour certains, autour d'une quête d'*altérité* pour d'autres. Quelque chose du côté du *lien* et du *commun* a changé, qui nécessitera d'être mis au travail, d'être pensé dans les années qui viennent et dissocié, dans le même temps, des effets imaginaires (et réels) résultant des modalités de constitution du lien à l'autre, promues par les réseaux sociaux.

5 - La notion et construction de *domicile subjectif* du sujet est une élaboration conceptuelle qui nous permet de préciser combien il est important pour tout sujet de pouvoir élire domicile en lui : entendons dans un espace intérieur ou propre, qui lui permet d'habiter le monde, à l'extérieur, et pas moins, d'approprier ses ressources propres, sur un plan subjectif. Ce domicile se présente donc à l'instar d'un lieu symbolique (et pour une part imaginaire) susceptible d'accueillir le sujet : cet espace tient lieu de réel et de recel du sujet. Il constitue également une enveloppe qui protège des agressions du réel du monde. À ce titre, nous pouvons considérer que pour nombre de sujets, l'irruption de la COVID-19 a pu constituer une agression majeure pour la *psyché* de nombre de sujets.

Quand bien même notre contexte social et sociétal se révèle plus que jamais profondément inégalitaire, trouble et incertain (selon les ressources, les modes de vie, les contextes, les climats, les régimes politiques, etc.), l'*autre* reste notre horizon, en ce sens que nous ne sommes pas seuls, *je* ne suis pas seul(e), tel un être sur lui-même replié. Ainsi que l'écrit le philosophe Giorgio Agamben :

Pour nous, en tant que nous sommes seuls, il ne peut y avoir de salut ; il n'y a de salut que parce qu'il y a les autres. Et cela non pour des raisons morales, parce que je devrais agir pour leur bien. C'est parce que je ne suis pas seul qu'il peut y avoir un salut : je ne peux me sauver qu'en tant qu'un parmi d'autres, comme autre parmi les autres. Le salut est la dimension qui s'ouvre parce qu'il y a pluralité et multitude (Agamben, 2021, p. 14).

Inquiets, masqués, distancés et pour une part, vaccinés, le désir de l'autre reste vif et nécessaire. Intact, en dépit des formes de rétrécissement, voire d'effraction ou d'éviction du quotidien qui ont pu être observées, en France et ailleurs, selon les dispositifs et contraintes sanitaires mis en œuvre. Nous sommes et restons par nature « animal politique », au sens aristotélicien, c'est-à-dire des êtres conçus pour vivre en société, pour autrui et animés du désir de bâtir du commun. Avec Agamben, nous réitérons cette nécessité pour le sujet humain d'une vie réelle et possible, quand bien même nombre de règles la contraignent. Il écrit :

Se sentir vivre : être affecté par sa propre sensibilité, être délicatement livré à son propre geste sans pouvoir l'assumer ou l'éviter. Le fait que je me sente vivre me rend la vie possible, quand bien même je me trouverais enfermé dans une cage. Et rien n'est aussi réel que cette possibilité (Agamben, 2021, p. 13).

Quelque chose d'infime du côté d'une inquiétante étrangeté est venu certes lester nos corps physiques et psychiques, empreints, désormais, d'une maladresse encore inédite. Se déplacer dans l'espace public et commun, le visage largement recouvert d'un masque, est venu modifier notre démarche, de même la portée de notre regard sur le monde, de même notre perception globale de l'espace et du corps de l'autre : corps réel, symbolique et imaginaire à la fois, que le masque ne doit pas occulter tout à fait. Un vocabulaire nouveau est entré dans nos mœurs,

de même un certain nombre de gestes : gestes barrières destinés à maintenir une distanciation sociale. Le lien est-il pour autant rompu, défait ? Nous ne le pensons pas. Avec Emmanuel Lévinas, nous rappelons que « le lien avec autrui ne se noue que comme responsabilité, que celle-ci, d'ailleurs, soit acceptée ou refusée, que l'on sache ou non comment l'assumer, que l'on puisse, ou non faire quelque chose pour autrui » (Levinas, 1982, p. 93). Si nous n'y prenons garde, nous risquons de rétrécir le champ, de devenir plus minuscules que nous ne sommes, à l'instar de ces êtres inquiétants, hors cité, voire hors langage, injuriés en ces termes par Homère dans *l'Iliade* : « sans lignage, sans loi, sans foyer⁶ ». Hors *logos*, pourrions-nous préciser, hors domiciliation. Cette assertion est à entendre dans sa dimension symbolique, en tant qu'elle rappelle la spécificité de *l'anthropos*, cet être singulier en qui le *logos* se réfléchit et qui pour advenir à lui-même s'efforce d'élire domicile, de bâtir la maison du *logos* lui permettant d'accéder à une parole propre, la loi étant celle du langage, le foyer cet espace susceptible de faire *lieu* pour un sujet et de lui permettre d'habiter le monde. Ainsi, le demandeur d'asile, d'ici et d'ailleurs, est-il Homme et prochain, sujet inscrit dans la parole, dont *l'ouvert* du visage manifeste sans répit la quête d'un lieu pour exister, c'est-à-dire d'un lieu où se tenir auprès des siens présents et à venir, dans la perspective d'habiter le monde. Parce qu'il me regarde, sa responsabilité m'incombe, au sens où le précise Lévinas :

L'abord du visage n'est pas de l'ordre de la perception pure et simple, de l'intentionnalité qui va vers l'adéquation. Positivement, nous dirons que dès lors qu'autrui me regarde, j'en suis responsable, sans même avoir à prendre de responsabilités à son égard ; sa responsabilité m'incombe (Levinas, 1982, p. 92).

Et c'est bien parce que nous sommes des êtres de parole dotés du langage, que nous avons cette possibilité de penser *ensemble* l'inédit de nos vécus anxiogènes, susceptibles de transformations véritables et porteuses d'espérance. C'est à cela qu'invitent les auteurs de ce dossier : considérer autrement les formes de vulnérabilité révélées par l'événement planétaire. Il s'agit pour avancer d'accepter que nous sommes vulnérables, afin de modifier nos habitudes et d'innover.

6 - Homère, *Iliade*, IX, 63, cité par Aristote dans sa *Politique*.

Conclure provisoirement, de quoi demain ?

Ainsi, ce premier numéro de la *REVUE CONFLUENCE Sciences & Humanités* explore des formes variées de vulnérabilités révélées par la crise sanitaire qui entre dans sa troisième année. Les auteurs interrogent les vécus tant individuels que collectifs. Ils analysent les représentations sociales dans leur diversité et complexité, ici et maintenant. Ils apprécient leurs effets sur les populations, mais également les institutions et s'efforcent de rendre compte des processus mis en œuvre, du côté des fermetures comme des ouvertures, des échanges et des dispositifs de (re)distributions des richesses (il y en eut, en dépit des luttes concurrentielles pour l'obtention de matériels et marchandises), des vaccins, des ressources, etc. Que nous dit finalement cette crise majeure du SARS-CoV-2, de l'Homme et de son rapport au monde ? Comment, dorénavant, habiter sans renoncer à l'autre, au bien commun que constitue notre planète et nos environnements proches et lointains, visibles et invisibles ? Le philosophe Giorgio Agamben rappelait très récemment :

Si nous nous souvenons du langage, si nous n'oublions pas que nous pouvons parler, alors nous sommes plus libres, nous ne sommes plus contraints par les choses et les règles. Le langage n'est pas un instrument, il est notre visage, l'ouvert dans lequel nous sommes (Agamben, 2021, p. 12).

Restons ouverts et capables d'engager une parole : tel peut être le défi à relever, quelle que soit l'échelle du dialogue et du monde. Avoir en tête que la parole ouvre et permet l'adresse à l'autre, quoi qu'il advienne. Lorsque nous serons convalescents, nous porterons, longtemps peut-être, les stigmates d'un manque de liens, et dans le même temps, le renouveau d'un désir de l'autre et pour nombre d'entre nous, le deuil d'un temps volé⁷ : signe que nous sommes et restons des êtres-pour-la-société. Quelle sera alors notre perception du monde, de l'autre et de soi, à l'issue d'un moment sans précédent, dont l'échéance reste inconnue ? Comment lirons-nous *a posteriori* ce rétrécissement du champ de l'existence dans ses différentes composantes, physique, psychique

7 - Tel pourrait être, du moins, l'apport des anciens qui ont connu le monde « d'avant ».

et sociale ? Qu'écrirons-nous, enfin, de ce bouleversement ontologique tout à fait inconcevable avant que d'être vécu ? Serons-nous capables de prendre acte du propos de Brice Bégout : « une vie quotidienne authentique, c'est une vie qui ne se limite pas à elle-même, une vie qui excède ses formes habituelles et va à la rencontre de ce qui la contrarie et la complète » (Bégout, 2018, p. 250) ? Dans la période que nous vivons, nous avons pu constater depuis deux ans combien la norme sociale tend le plus souvent à minorer la force et la nécessité pour le sujet d'éprouver pour lui-même et pour autrui, le désir de vivre et d'exister, par-delà le besoin⁸. Gageons que nous sommes capables d'être plus exigeants et clairvoyants, à l'endroit du monde que nous voulons. Comme le souligne Hannah Arendt dans *La condition de l'homme moderne*, « Les hommes, bien qu'ils doivent mourir, ne sont pas nés pour mourir, mais pour innover » (Arendt, 1983, p. 313). C'est à cela que nous invitons, sensible à la parole du philosophe Henri Maldiney : « Une civilisation, une culture est une façon d'habiter sur la terre sous l'horizon d'un monde ». Il précise : « Dans les hautes civilisations, habiter appelle un bâtir » (Maldiney, 1993, p. 171). Quels espaces de présence, d'expérience et de rencontres espérons-nous pour demain, voulons-nous concevoir, partager ? Car il s'agit maintenant de consentir à l'innovation, à la liberté pour nous tous. Il s'agit non seulement de réfléchir, mais de bâtir, faire société, tisser des liens d'appartenance en vue de restaurer ce qui relie, noue, non par force mais par désir véritable et selon la spécificité de cette nature politique et rationnelle qui caractérise en propre ces animaux politiques par trop dénaturés que nous sommes, sujets non pas à caution mais garants de ce que l'on nomme humanité. Quelle humanité demain, dès aujourd'hui⁹ ? Là gît la question. Au travail !

Christine BOUVIER-MÜH

8 - Nous précisons : par-delà les impératifs supposés du besoin et de la nécessité.

9 - La question de l'avenir et du futur est essentielle. Comme l'écrit Dante dans la *Divine comédie* (« Enfer », Chant X, 106) : « Tu peux comprendre ainsi que toute morte en nous sera connaissance, dès l'heure où du futur les portes seront closes » (Alighieri, 1965, p. 51 de la version originale).

Bibliographie

- AGAMBEN, Giorgio. 2021. *Quand la maison brûle*. Paris, Bibliothèque Rivages.
- ALIGHIERI, Dante, 1965. *Divine comédie*. Paris, Gallimard, Pléiade.
- ARENDT, Hannah. 1983 [1961]. *La condition de l'homme moderne*. Paris, Calmann-Lévy.
- BÉGOUT, Bruce. 2018. *La découverte du quotidien*. Paris, Éd. Pluriel.
- BENJAMIN, Walter. 1985 [1928]. *L'origine du drame baroque allemand*. Paris, Flammarion.
- CHERVET, Bernard. 2020. Le bris d'un déni qui donne à penser. In : STAAL, Ana de, LEVINE, Howard B. (dir.). *Psychanalyse et vie covidienne. Détresse collective, expérience individuelle*. Paris, Ithaque, pp. 57-76.
- LEVINAS, Emmanuel. 1982. *Éthique et infini*. Paris, Fayard.
- MALDINEY, Henri. 1993. *L'art, l'éclair de l'être*. Paris, Éd. Comp'Act.
- PETITDEMANGE, Guy, 2002. Le lointain et le proche : Brèves notes sur Walter Benjamin. *Tumultes*. Vol. 1718, n°2, pp. 91-104.
- ROCHA BARROS, Alberto et Elias. 2020. Paysages de la vie mentale sous la COVID-19. In : STAAL, Ana de, et LEVINE, Howard B. (dir.). *Psychanalyse et vie covidienne, détresse collective, expérience individuelle*. Paris, Ithaque, pp. 77-98.
- VIGARELLO, Georges. 2020. *Histoire de la fatigue, du Moyen Âge à nos jours*. Paris, Seuil.